

Il est malaisé que le discours et l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : autrement, quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée.

Michel de Montaigne, « De l'exercitation »

Essai sur l'humanité et l'environnement :

La grande conversation

Harvey L. Mead

Les assises professionnelles dans les grands auteurs et dans la vie en communauté

Ma vie a trouvé une orientation de base quand j'avais 16 ans, en lisant *How To Read a Book*, par Mortimer Adler. Je me préparais pour la décision sur un choix d'université à la fin de mes études secondaires. J'ai refusé une bourse à l'Université de Notre Dame, j'ai abandonné l'idée d'études en sciences (j'avais même dépassé en mathématiques et en sciences un de mes meilleurs amis, qui a poursuivi, terminant un post-doc à MIT avant de se suicider), je me suis inscrit dans un tout nouveau programme inspiré par Adler et les grands auteurs à St. Mary's College, près de chez nous en Californie, et le reste est de l'histoire...

J'ai choisi pour les études graduées l'Université Laval, *alma mater* de mon mentor au collège avec qui j'avais d'assez profonds désaccords en philosophie – j'ai décidé d'aller voir de quoi il s'agissait. Pendant ma dernière année de doctorat, j'ai suivi le meilleur cours de mes trois années à l'Université, avec le professeur Clément Lockquell, sur le roman français du vingtième siècle; j'étais auditeur libre dans un séminar pendant deux de mes cours formels de philo. Ma thèse de doctorat – j'ai quand même réussi les cours! - portait sur l'impressionnant travail de Ptolomée qui démontrait deux façons d'expliquer comment le soleil tourne autour de la terre et dont on ne pouvait décider laquelle était la bonne, faute de données...

C'en était fait pour la confiance absolue dans les capacités de l'esprit humain de saisir les enjeux dont il doit s'occuper, mais aussi pour la compréhension de la valeur de la réflexion, du débat, de l'effort de saisir ces enjeux. L'orientation en cause, qui a abouti à une carrière professionnelle, est celle de la réflexion, d'abord celle fournie par la lecture des grands auteurs, ensuite, celle de notre position comme êtres humains dans le grand portrait des choses. Lorsque l'on s'expose aux grands auteurs, on réalise jusqu'à quel point aucun d'entre eux (moins d'elles) ne finit par persister à travers la réflexion des autres – la vérité est toujours un objet de recherche stimulante mais plutôt sans fin.

J'ai enseigné les Humanités pendant plus de 30 ans, et on peut mettre un certain accent sur cette façon de nommer les cours dans le programme des cégeps anglophones par rapport à celui de Philosophie dans les cégeps francophones.¹ Mes étudiants lisaient justement les grands auteurs, et

¹ Je mets en exergue de ce texte un court extrait de Michel de Montaigne, avec Platon et Wittgenstein un des «grands auteurs» le plus sensible à la précarité de notre pensée. Stéphane Delisle a fait un texte intéressant sur Montaigne dans *Le Devoir de Philo*, «Un selfie au massacre

les cours étaient des efforts que je guidais pour comprendre les textes, toujours à travers de multiples interprétations, souvent tout simplement erronées, souvent ancrées dans une lecture qui correspondait au texte. Les cours terminaient, non pas par l'atteinte de la bonne lecture, mais par la fin du temps alloué au cours. Personne n'en souffrait (malgré les objections de mes collègues donnant des cours magistraux...), puisque, peu importe le temps, l'échange n'aurait pas abouti à la bonne et finale compréhension.

Finalement, mon expérience avec les grands auteurs me paraît être le rapprochement d'une réflexion très axée sur le texte avec une insertion dans l'échange convivial qui n'aboutit pas, qui constitue la « grande conversation », comme la nommaient les fondateurs de l'approche aux grands auteurs comme programme d'études dans les « humanités ». En parlant de son propre attachement à la lecture, Chris Hedges² décrit ce processus universitaire comme un effort stérile trop lié au texte dans un monde qui a énormément besoin d'acteurs.

Pendant la vie dont l'orientation a été ainsi formée dès le jeune âge, j'ai réussi à combiner ce rôle d'animateur de la « grande conversation », dans des cours où dominait le dialogue, avec un autre rôle qui en faisait la promotion dans la vie en communauté. Il s'agissait d'une participation dans le mouvement environnemental, dès ses débuts, où les enjeux étaient, comme ceux trouvés dans les textes, presque insaisissables dans la recherche de façons de vivre ensemble dans cet environnement qui constitue notre lieu d'insertion. Tout comme dans les cours, ces autres échanges – politiques, administratifs, de recherche, d'organisation – comportaient un dialogue de tous les instants et n'aboutissaient à toutes fins pratiques jamais ni à une vision ni à des actions à entreprendre faisant consensus tout en répondant aux objectifs. C'était des façons de vivre nous permettant de survivre dans un environnement exigeant. En fait, et contrairement à la « grande conversation », qui paraissait clairement sans fin, le dialogue social entrepris par le mouvement environnemental avait des fondements dans une réalité qui, tout en étant insaisissable, s'imposait.

Aujourd'hui, nous devons maintenir le dialogue, mais dans un contexte qui suggère fortement qu'il pourrait s'agir de la fin de notre civilisation. En effet, parmi les composantes de la « grande conversation » se trouvent les travaux des sciences naturelles. Ceux-ci sont reconnus de façon presque sans contestation comme poursuivant un dialogue utilisant une méthode hypothétique. Bien que les participants passent leur temps à se fier à des vérités qu'ils savent sujettes néanmoins à correction, les travaux eux-mêmes procèdent selon une méthodologie où l'on propose des hypothèses, que l'on teste par la suite, tout en cherchant à les infirmer - et on continue. Contrairement à la situation dans les Humanités, voire même dans les sciences sociales, un cumul d'acquis scientifiques, tout à fait hypothétiques dans leurs fondements, nous saisit aujourd'hui avec des constats qui paraissent concluants; cela est probablement et en grande partie en raison de l'immense cumul de données plutôt factuelles derrière eux.

Notre sentiment comme humains est de faire notre mieux, d'essayer de gérer ce qui est en cause, dans la conscience qu'il peut y avoir erreur, correction, dans la conscience que notre dialogue ne réussit pas à répondre à ce qui est requis.

de la Saint-Barthélemy», en octobre dernier - <http://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philos/420852/un-selfie-au-massacre-de-la-saint-barthelemy>

² Chris Hedges, *The World As It Is : Dispatches on the Myth of Human Progress* (Truthdig, 2011), p.252 et passim.

Démographie humaine, démocratie humaine – sujets délicats pour les sociétés humaines

En 2012, j'ai participé à un panel avec, entre autres, le directeur de l'Institut de recherche en économie contemporaine (IRÉC). En réaction à une intervention de ma part qui soulignait l'énorme importance des enjeux démographiques, et de la décision de la Chine d'agir pour freiner la croissance de sa population, il a indiqué (après, et non publiquement) qu'il avait de grandes réticences à intervenir dans les questions touchant la reproduction humaine. Dans le cas de la Chine, la loi d'un seul enfant, adoptée en 1978, a permis d'éviter l'ajout d'entre 300 et 400 millions de personnes humaines à la population chinoise depuis 35 ans, alors que le pays est déjà surpeuplé mais cela s'est fait par une atteinte importante à la liberté des personnes.

J'ai écrit un texte pour *Économieautrement*³ pour fournir un contexte pour ma propre position, en réponse à la sienne. J'y incluais, en complément, une série de critiques de prises de position de l'IRÉC, parmi nos meilleures sources de réflexion en matière d'économie politique mais qui insiste sur le maintien du modèle économique traditionnel dans ses propositions. Je juge ce modèle non seulement à l'origine des crises sociales et écologiques actuelles, mais un modèle maintenant dépassé⁴. Clé dans ces crises et composante du modèle, même si ses origines en sont distinctes, la croissance démographique représente un enjeu critique.⁵

En 2013, j'ai donné une entrevue portant sur les grandes lignes de ma carrière en environnement et développement. J'ai terminé en faisant référence encore à la situation de la Chine. Mon propos : il est possible que la Chine soit le seul pays capable d'intervenir avec assez de force pour contrer les tendances actuelles vers la catastrophe, cela en raison de l'absence dans la gouvernance de ce pays d'un système démocratique susceptible de paralyser, effectivement, une intervention vigoureuse dans d'autres pays, démocratiques, comme les États-Unis ou l'Inde, voire de l'Union européenne; la loi d'un seul enfant en fournit un exemple, parce qu'elle est inimaginable dans les pays démocratiques, où même les leaders d'opinion comme le directeur général de l'IRÉC juge que c'est une atteinte profonde à la liberté. La personne qui m'interviewait a retiré l'entrevue du site de son émission, tellement il ne pouvait accepter que l'autoritarisme puisse agir ainsi, presque aux dépens de la démocratie. Son propos : il aimerait mieux voir l'humanité disparaître que de la voir survivre sans la démocratie.

Comme en 2012, ce litige ne s'est pas discuté pendant l'entrevue et seulement brièvement après, sans même que le journaliste n'y évoque la profondeur de sa réaction. En prenant conscience,

³ Ce texte est maintenant en ligne sur mon propre site, à <http://www.harveymead.org/wp-content/uploads/2015/01/OCDE-2050-IRÉC.pdf>, puisque le site d'Économieautrement est sous attaque par des internautes malveillants et les documents ne sont pas toujours accessibles.

⁴ Voir l'ensemble de mon site web pour des réflexions sur ceci.

⁵ Il est intéressant de voir le financier Jeremy Grantham intervenir en ce sens dans "The Race of Our Lives" http://www.advisorperspectives.com/commentaries/gmo_042613.php où il se penche sur la possibilité pour l'humanité d'éviter de passer par dessus la falaise dans la frénésie de son développement économique et de sa croissance démographique. Il y inclut une section qu'il intitule « La cavalerie chinoise à la rescousse », où les réflexions fournissent un complément aux miennes dans ce qui suit ici.

finalement, de cette réaction, j'étais déstabilisé pendant un certain temps. Son propos résonnait avec celui de Patrick Henry, paradigmatique, pendant mon enfance aux États-Unis : « Give me liberty or give me death ». L'expérience a stimulé une nouvelle réflexion personnelle sur les enjeux écologiques auxquels nous faisons face, enjeux incluant l'avenir de la civilisation et, à la limite, de l'espèce humaine. Tout d'abord, peut-être : la Chine est ce qu'elle est aujourd'hui suite à des interventions violentes pour contrer certaines dépendances envers d'autres autoritarismes; elle refuse la religion comme guide et se considère « populaire », à la limite « démocratique » dans un certain sens. Un effort de renversement militaire du régime aurait des conséquences inimaginables. Pour ce qui est des États-Unis, Ronald Wright fournit plusieurs étapes troublantes de l'histoire de ce qu'ils sont⁶.

En effet, et après réflexion, je crois que l'enjeu qui intéressait bien mon interlocuteur en entrevue exige plus de distinctions que les paroles ne l'indiquent. Fidèle à la « grande conversation », la compréhension de la « démocratie » dans l'Ouest comporte ses dérives et, pour l'Est, on doit bien reconnaître que le peuple chinois participe à une foule d'activités populaires en dépit de la restriction de la presse et de l'expression.

J'essaie de voir jusqu'où un dialogue sur cet enjeu mène, en pensant à l'histoire de l'humanité en général – grand défi! -, histoire où la liberté de pensée et d'expression s'est manifestée tôt parmi l'élite mais est devenue générale seulement depuis la formation des pays démocratiques de l'Europe et ensuite de l'Amérique et ailleurs. Ce processus s'est accompagné d'un autre processus, la colonisation du monde par ces mêmes pays, processus qui leur a fourni le pouvoir et surtout la richesse connus par leurs peuples, leur assurant leur dominance et leur capacité de se permettre la démocratie, cela, presque universellement, aux dépens de peuples colonisés.

Ces derniers, qui ne connaissent pas pour la plupart cette liberté d'expression à laquelle nous donnons, avec raison et fierté, une si grande importance, représentent l'autre menace à la civilisation que nous connaissons, complémentaire à celle de la dégradation environnementale à grande échelle. Avant même de chercher la liberté d'expression, ils sont nombreux à vouloir la liberté de vivre, en indépendance d'une pauvreté écrasante qui mine le vouloir d'une qualité de vie que nous pourrions appeler minimale mais qui n'est certainement pas celle des Nations Unies à 1\$ ou 2\$ par jour.

Démocratie, humanité, planète

L'écologiste en moi apprécie profondément les merveilles de la nature, des écosystèmes, de la planète Terre elle-même. J'apprécie également cette planète comme fournissant du soutien à la vie d'une espèce particulière, la mienne. En fait, un début d'appréciation de notre humanité se trouve dans la place que nous occupons dans la nature, parmi des millions d'autres espèces. Il y a tout autant un intérêt pour nous de voir la planète maintenue dans un état qui lui permet de continuer à nous soutenir qu'un intérêt à la voir maintenue pour sa beauté et pour l'impressionnant spectacle qu'elle présente et représente – pour des humains.

Comme humains, possédant une conscience de soi, de son espèce, de son milieu, nous avons cet intérêt à voir maintenue notre espèce, tout en admettant les énormes imperfections qu'elle

⁶ Ronald Wright, *What Is America! A Short History of the New World Order*, Knopf Canada, 2008.

manifeste et qu'elle a manifesté à travers les âges. Du moins, il semble y avoir un intérêt pour l'humanité de se maintenir dans l'imperfection, dans l'absence de modèles de gouvernance et de vie en société qui nous voudrions bien reconnaître comme – fondamentaux? extrêmement importants? définissant notre capacité d'être humain?

Quand j'essaie de décortiquer le dilemme posé par mon interlocuteur/animateur, je constate d'entrée de jeu que je ne trouve pas le régime chinois particulièrement bien comme modèle. Entre autres, la Chine manifeste au sein de sa population parmi les plus importantes inégalités qui soient dans le monde, sans même parler de sa gouvernance autoritaire. Mais immédiatement, je me trouve à constater⁷ que les États-Unis, un certain modèle de démocratie, sont presque l'égal de la Chine à cet égard. En outre, il y a plus d'exécutions aux États-Unis que dans tous les autres pays riches, seules exceptions étant la Chine et l'Iran; une personne sur 130 se trouve en prison, le plus haut niveau d'incarcération au monde (et la grande majorité des prisonniers sont des Noirs incarcérés pour des crimes non violents); le seul pays riche sans un programme de santé publique (avant l'Obamacare, laissant encore quand même des dizaines de millions de personnes sans couverture) – et à noter que la Chine n'en a pas non plus.

Dois-je chercher un autre modèle, ou dois-je reconnaître que même le terme « démocratie » est plutôt confus dans son usage? Finalement, ce n'est pas la présence d'élections qui définit la démocratie lorsque ce mode de gouvernance est ciblé comme modèle, mais bien plutôt la liberté d'expression qui est allée de pair dans l'histoire avec les régimes démocratiques, ceux ayant des élections où au moins une partie de leurs populations votent. Et nous savons qu'il y a aujourd'hui des élections en Russie, en Iran, dans un ensemble de pays où la liberté d'expression est réprimée.⁸

La place des Han parmi la cinquantaine d'ethnies en Chine constitue un rappel d'une autre sorte d'inégalité historique qui marque le pays, celle de la domination de différentes tribus au fil des siècles. Dans un sens plutôt contraire, la place des Noirs et des autochtones aux États-Unis et ailleurs en Amérique constitue un rappel d'autres sortes d'inégalité, celle de l'esclavage qui a su se maintenir au sein de cette démocratie naissante jusqu'à sa fin violente dans la Guerre civile, celle de l'extirpation des premiers habitants de ce nouveau monde. Le colonialisme opéré par l'ensemble des régimes démocratiques complète le portrait, en mettant finalement tous les pays dans une situation d'extrême imperfection face aux idéaux de l'humanité. Bref, le principe de mon interlocuteur à l'effet que ce serait mieux de voir disparaître l'humanité que de la voir sauvée *in extremis* par un régime peut-être plus imparfait que nombreux autres s'insère dans une gamme d'approches à la vie en communauté qui s'étend loin dans tous les sens. « Give me liberty or give me death » n'est pas une évidence...

Le mouvement environnemental dans tout ceci

⁷ Wright, *op.cit.*, p.221 pour les constats, *passim* pour des dérives à répétition

⁸ Ce texte s'écrivait pendant que la société réfléchit au massacre des journalistes de *Charlie Hebdo*. Devant une masse d'humanité assujettie à une pauvreté dégradante (même si ce n'est pas nouveau), la montée des extrémismes religieux me paraît quand même presque une épiphénomène, mais cela est une autre histoire pour un autre papier.

Ces réflexions me permettent de situer l'histoire du mouvement environnemental au cours des dernières décennies. La publication de *Halte à la croissance* en 1972 a formalisé, d'une façon frappante, le programme du mouvement, sans que cela ne soit explicitement reconnu par les militants. En fait, les motifs qui ont guidé le mouvement pendant des décennies sont restés assez divers: *Silent Spring* de 1963 signale des atteintes à l'intégrité des écosystèmes en raison de certaines interventions humaines, alors que *The Population Bomb* de 1968 représentait un appel à l'espèce de mieux s'orienter en matière de démographie par rapport à ses propres intérêts. *Halte* dresse un portrait qui montre des atteintes à la civilisation humaine autant qu'une préoccupation pour la biosphère et la planète en elles-mêmes, en fonction de la dépendance de l'humanité envers elles. Le modèle se fonde sur un grand nombre de boucles de rétroaction entre une multitude de composantes tenant compte des défis environnementaux, économiques et sociaux; comme guide pour le mouvement, comme reflet du mouvement, son modèle n'est guère autre chose qu'un outil de dialogue permettant d'établir et de maintenir le contact avec la planète reconnue comme fondamentale pour le bien-être de notre espèce.

Finalement, on doit bien reconnaître que le mouvement environnemental, dans ses débuts et par la suite, intervenait pour essayer d'assurer la survie de l'espèce, en insistant sur la survie de la planète comme préalable. Le modèle de *Halte* met un accent sur le processus de production industrielle qui caractérise toujours l'économie répandue dans les sociétés contemporaines. C'était à d'autres dans les mouvements sociaux à cerner et à débattre les nombreux autres enjeux qui déterminent le bien-être et le bonheur des êtres humains.

De leur côté, les personnes engagées dans ces autres débats à caractère social n'avaient pas comme motif une reconnaissance de la survie de la planète comme essentielle pour la survie de l'être humain. Elles avaient déjà assez de pain sur la planche en cherchant à orienter le « développement » des sociétés elles-mêmes. Elles le faisaient à travers les défis associés entre autres à la décolonisation entreprise par les pays démocratiques en termes politiques et à l'apprentissage du pouvoir par les pays sans expérience de démocratie largués par les pouvoirs coloniaux. Il y avait amplement de défis dans les pays colonisateurs aussi pour les tenir occupés.

Les photos prises de la lune par Apollo, montrant cette planète Terre un peu plus clairement comme cette masse flottant dans l'espace, ont éveillé la conscience de toute l'humanité à une certaine fragilité qui allait de pair avec cette vue de l'espace. Mais finalement, et même dans les milieux environnementaux, pendant un certain temps personne ne reconnaissait formellement et explicitement le fait que la planète Terre est finie et constitue la résidence, possiblement unique dans l'univers, d'un ensemble d'espèces vivantes occupant la biosphère de la planète, ensemble (presque seuls restent les économistes pour ne pas voir ceci, suivant le dicton de Galbraith à l'effet qu'il faut être un fou ou un économiste pour ne pas reconnaître nos limites). *Halte* formalisait le constat.

Cette reconnaissance prend de plus en plus d'importance aujourd'hui qu'elle n'avait avant dans la compréhension de l'être humain par l'être humain. Nous sommes forcés à nous situer en même temps que notre conscience continue à nous guider vers une préoccupation pour le fait que notre planète est à toutes fins pratiques unique. Cette conscience reste spéciale dans notre cas : nous savons beaucoup plus aujourd'hui que notre « liberté » comporte des contraintes non seulement par rapport à d'autres humains, mais par rapport à la planète aussi. Nous savons que notre recherche de sociétés justes = dans certains cas – comporte la reconnaissance que des injustices

suivent naturellement si nous ne reconnaissons pas de nouvelles limites, celles marquant notre propre capacité à gérer nos affaires autant que celles de la planète.

Ceci me ramène encore à mon entrevue avec le journaliste. Les implications de sa conviction sont importantes : entre autres, il faut comprendre que pour lui les personnes vivant en Chine sous un gouvernement autoritaire ne bénéficient pas d'une humanité qui mérite d'être vécue. Incapables de participer dans des débats publics comme nous les connaissons, dépourvues des grandeurs de la réflexion et de la pensée humaine (...), elles seraient aussi bien, comme l'environnement, inexistantes.

Mon interlocuteur ne semble pas reconnaître la valeur de la conscience humaine que même la dictature ne peut lui enlever. Cette conscience s'exprime dans les rapports avec d'autres personnes, à la limite avec sa seule famille et la petite communauté dans laquelle elle s'insère. Elle s'exprime avec une expression linguistique qui constitue déjà un élément de la « grande conversation ». Ce que les grandes démocraties ont permis d'ajouter à celle-ci est une conversation beaucoup plus étendue, mais quand même toujours une conversation dont la valeur est dans l'acte et non dans les résultats. Nous voyons ceci trop souvent dans les résultats des campagnes électorales, dans les résultats des élections aux États-Unis, où il semble tout à fait justifié de dire que la grande conversation est dépourvue d'impacts sociaux réels. Yvan Allaire, à la fin d'une entrevue avec Michel Lacombe pour l'émission *Le 21^e siècle* de Radio-Canada, conclut à cet égard avec le jugement que « les États-Unis ne sont pas aujourd'hui une démocratie mais une ploutocratie ».

La vie examinée

Socrate, mon mentor et mon guide depuis mon adolescence orientée par la grande conversation, a calmement exprimé son jugement de la vie humaine pendant le procès qui allait le condamner à la mort : la vie qui ne s'examine pas ne vaut pas la peine d'être vécue (*L'apologie*: 35e - 38b). Les dictateurs ne peuvent pas éliminer la conscience et la réflexion, même s'ils peuvent nuire à leur plein développement. La liberté d'expression, la liberté de réflexion, la conscience s'exercent à tous les niveaux et il n'est pas nécessaire de participer à des débats publics de haut niveau pour se sentir humain, pour se sentir ayant une valeur.

Ce que les gouvernements de tous types peuvent faire, par contre, est de court-circuiter l'examen socratique, de rendre la vie si misérable que l'examen aboutit au constat que cette vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Malheureusement, la domination actuelle par les pouvoirs démocratiques, autrefois des pouvoirs coloniaux et également des pouvoirs défenseurs de la liberté, depuis un certain temps des pouvoirs économiques impériaux - cette domination fournit une conviction chez plusieurs que perdre sa vie en essayant de l'améliorer, strictement sur le plan matériel, vaut la peine lorsqu'elles se poussent dans l'examen à voir clair.⁹ Ces pouvoirs sont responsables du sentiment d'une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue (ou presque) chez beaucoup plus d'humains que n'est responsable le gouvernement de la Chine, voire

⁹ Les nombreux militants d'aujourd'hui dans les pays pauvres (et même riches), qu'on appelle djihadistes, terroristes, foux religieux, représente une dérive qui est néanmoins un reflet de celle des pays démocratiques, où les valeurs matérialistes passent proche d'être assimilables à des valeurs religieuses.

d'un ensemble de pays non démocratiques où la liberté d'expression et de conscience ne s'exerce pas à tous les niveaux, dans toutes les circonstances.

Il vaudrait la peine que la planète soit sauvée, parce que la simple vie humaine consciente de soi a une valeur et a besoin de la planète pour se maintenir. Il vaudrait également la peine que la vie de milliards de personnes vivant dans la pauvreté soit améliorée dans ses fondements matériels, parce que la conscience dans la pauvreté diminue grandement le sentiment de cette valeur. Il vaudrait la peine que l'ensemble de l'humanité puisse s'exprimer librement à tous les niveaux, et voilà un motif qui nous permet de persister dans le chemin de Socrate, quitte à perdre nos vies dans certaines circonstances, comme les caricaturistes de Charlie Hebdo, comme Socrate, mais nous voilà devant parmi nos meilleurs modèles, et non pas les seuls...

Le récent *Requiem for a Species* de Clive Hamilton¹⁰ aboutit à un dernier chapitre qui porte sur la gestion du deuil, le livre ayant montré qu'il est trop tard pour notre civilisation et que nous aurons à affronter le déclin. « Climate change represents a failure of modern politics... The climate crisis is upon us because democracy has been corrupted ; influence has replaced representation, and spin now substitutes for honest communication. Reclaiming democracy for the citizenry is the only way to temper the effects of climate disruption ... To do so requires a new radicalism ... Despair. Accept. Act. These are the three stages we must pass through ... Emerging from despair means accepting the situation and resuming our equanimity; but if we go no further, we risk becoming mired in passivity and fatalism. Only by acting, and acting ethically, can we redeem our humanity. »

Pour émerger du désespoir

Au cours de cette réflexion, j'ai décidé de relire *L'existentialisme est un humanisme*¹¹ de Jean-Paul Sartre. C'était intéressant de voir comment Sartre associe la disparition d'un cadre religieux plus que millénaire avec l'obligation de chercher les fondements de sa position face à la vie humaine dans sa propre conscience de lui-même. Ce n'est pas du tout celle de Descartes qui, en disant «je pense, donc je suis», est bien plutôt associée justement à cette reconnaissance de guides externes à notre conscience, dans le cas de Descartes, des concepts auxquels il pense accéder directement. Sartre sent son existence directement, par sa conscience de lui-même, mais cela ne l'amène pas à quelque chose externe plus solide à laquelle il peut s'accrocher.

Ce qui est émouvant dans la lecture de Sartre, dans son effort de se placer dans l'univers, est sa conscience d'angoisse, de délaissement et de désespoir. Sartre dans sa conscience de soi se replie sur son expérience, hantée par l'angoisse. En même temps, et c'est la deuxième étape de sa réflexion, son repli sur soi le met immédiatement en contact avec le reste de l'humanité : ses décisions étaient des décisions pour toute l'humanité.

Son texte est un effort émouvant de trouver une place pour l'humain et pour une certaine dignité à cet égard à partir de sa conscience de lui-même. Sans que cela n'ait été inspiré par Sartre,

¹⁰ Clive Hamilton, *Requiem for a Species* (2010), p.223-226.

¹¹ Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Présentation et notes par Arlette Elkaïm-Sartre, Gallimard Folio-notes, 1996

«conscience» est le terme que j'ai utilisé dans ma réflexion pour chercher moi aussi un point de départ. À la fin, il me semble que Sartre propose des bases pour un point de vue sur l'humain qui lui donne une certaine dignité dans le défi d'exister et – peut-être surtout – de reconnaître une «universalité de condition» de l'être humain, identifiée à partir de ses propres décisions, ses propres jugements.¹²

Ceux-ci, pour moi, me place immédiatement dans une reconnaissance d'une place dans un monde qui m'entourne, dont je dépend, que j'aime. Presque aussi rapidement que Sartre, je me trouve dans cette situation associée à d'autres humains dont je dépend, que j'aime. Je puis rejoindre Sartre et ses réflexions à partir de cette expérience, mais sa conscience n'est pas du tout la mienne. Lui écrit en octobre 1945, après l'expérience vécue par l'humanité pendant presque quinze années de Dépression et de guerre totale. Pour moi, environnementaliste depuis des décennies, je suis en pleine reconnaissance de ce qui me motive pendant tout ce temps. Il s'agit d'un moi-même dont je suis conscient et qui exige une intervention sans cesse dans la vie, un environnement dont je suis également conscient et – dans mon cas – a exigé une intervention sans cesse aussi, même si elle a mené à l'échec contemporain. Que j'aie été participant dans un «mouvement» ne faisait que consacrer la conscience primordiale de ma dépendance et de mes liens envers d'autres humains.

¹² Mon recours à Sartre pourrait bien être un autre à Montaigne, par une citation utilisée par Delisle : « *Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition* » (Livre III, chap.2)...